



SI L'AME DV FIDELE EST
doiïée de sentiment apres la Mort.

PREMIER DISCOVRS.

I O V R venir à la resolution de la premiere de ces questions, si l'Ame du Fidele est doiïée de sentiment apres la mort, ie desire qu'on me supporte si d'abord i'entre par necessité dans quelques considerations vn peu Philosophiques, que neantmoins ie tâcheray d'expliquer le plus briuement & le plus intelligiblement que ie pourray. Je pose donc pour fondement vne chose qui demeure sans contestation entre les Chrestiens, que l'Ame & le Corps sont deux substances de nature merueilleusement differente, & doiïées pareillement de tres-differentes facultés. Car le corps est de la nature materiel, & pris de la terre, & des autres elements: l'Ame est spirituelle, à peu pres de la mesme sorte que ces intelligences separées de

la matiere, que nous appellons de ce nom d'Anges ordinairement. Le corps a bien à la verité certains organes, comme on parle, par le moyen desquels il est capable de recevoir les images des choses sensibles, & de iuger de leurs qualités. La veüe, l'oüïe, le flair, & les autres choses qu'on nomme de ce nom de sens, sont sans doute en nous des puissances corporelles, & destinées à iuger des couleurs, des sons, des odeurs, & des autres conditions qui environnent & qui accompagnent les objets materiels. Mais neantmoins l'Ame est celle qui communique au corps la vertu d'vser de ces siens organes, & de se déployer dans les fonctions de ces sentimens. Et cela paroist manifestement par ce qu'aussi tost que l'Ame est separée d'avec luy, toutes les vertus de ces organes s'esteignent, & ne reste trace quelconque de leurs operations. De plus; le corps semble bien estre de mesmes le siege de certains appetits, & de certaines passions. Car la Colere, & la Conuoitise l'affectent & l'ébranlent quand elles s'émeuent, & la part que le temperament du corps a dedans leurs émotions, est vne preuve assés certaine que ce sont

aussi des puissances naturellement liés & attachés avec luy. Les bilieux ne seroyent pas naturellement sujets à la colere, les sanguins de belle humeur & joviaux, les melancoliques chagrins & tristes, & les flegmatiques lents & peu sensibles à la rencontre des objets fâcheux, si ces humeurs du mélange desquelles résulte la temperature du corps, n'auoyent vn merueilleusement grand pouuoir de donner le pli & les inclinations aux mouuemens de l'Âme. Mais si est ce que ces passions ne s'excitent que par le moyen de quelque objet extérieur qui touche la fantaisie, & par la fantaisie les affections. Car c'est l'offense qui réueille la colere, & c'est la rencontre des choses plaisantes & agreables, qui fait sortir & épanouir le germe de la ioye qui estoit caché dedans le sang. Or est ce l'Âme qui donne à la fantaisie le moyen de receuoir les images de ces choses exterieures, qui picquent ou qui chatouillent nos passions, à chacun selon la difference de nos humeurs. Et qui plus est, c'est elle qui raisonne avec intelligence sur les choses exterieures qui luy sont presentées par l'entremise des sens du corps, & qui se porte à embrasser

ou à rejeter ce dont elle a tâché de reconnoître la nature & les qualités par ses raisonnemens. De sorte qu'encore que les objets ayent vne grande liaison avec nos humeurs, & nos humeurs vne grande puissance à donner la pente à nos mouuemens, l'ame en doit pourtant naturellement estre la maistresse, & mettre les bornes à l'efficace des objets & à l'é-motion des humeurs & des passions. Et ce que j'ay déjà dit des sentimens, que le corps destitué de l'assistance de l'Ame les perd, l'expérience m'oblige à le dire encor de toutes ces passions que les Philosophes comprennent deffous ces deux noms generaux de Concupiscible & d'Irafcible, que la separation de l'Ame abolit également. Dequoy le discours de la raison nous découure aisément la cause. Car quelle que soit la constitution des organes du corps, soit pour les fonctions des sens exterieurs sur les qualités des choses sensibles, soit pour les operations des sens intérieurs, comme est l'Imagination, si est ce que puis qu'ils ne peuuent agir sinon autant que l'Ame les remuë, comme quand dans vne montre le grand ressort vient à manquer, tous

les autres mouuemens s'arrestent en vn moment, il faut necessairement que l'Ame se retirant, les actions de tous les organes cessent. Ainsi & l'experience & la raison nous apprennent concurremment, que c'est que nous de uons estimer des facultés de nos corps.

Quant à l'Ame, nous n'auons pas de si visibles ni de si ordinaires experiences de ce qu'elle fait ou qu'elle ne fait pas apres la mort; & si nous en consultons le discours de la raison, elle y trouue de la difficulté sans comparaison dauantage. Car premierement, quelques vns font icy cette consideration, qui leur semble n'estre pas de petite consequence. C'est qu'encore que l'ame & le corps soyent deux substances fort differentes, si sont elles tellement associées en l'homme, qu'elles ne composent qu'vn mesme sujet : de sorte que ni le corps à part, ni l'ame à part ne constituë, comme ils parlent, aucun estre acheué, ni aucune nature complete. Ni le corps ne fait l'homme, ni l'ame aussi, mais ils le composent ensemble tous deux; & quand ils sont separés, ni le corps ne tient point de lieu dans les especes determinées des choses qui existent absolu-

ment, & sans dependance d'une autre, ni l'Âme non plus. De l'un on dit que c'est le corps d'un homme, & de l'autre que c'est l'Âme d'un homme encor. De tous deux, si on vient à les reioindre, on dira proprement que c'est l'homme, auquel ils auoyent cette relation respectiue. Or semble-t'il que les natures imparfaites ne produisent aucunes operations. Quelque chose que vous consideriés en la Nature, soit de celles qui ont vne ame, qui informe & qui anime leur matiere, cōme les plantes & les animaux; soit de celles qui ont vne forme seulement, qui leur tient en quelque fasson lieu d'Âme, comme les Mineraux & les Metaux, si vous vous figurés qu'apres leur dissolution la forme en subsiste quelque temps, ainsi que la matiere n'exercera pas les fonctions de tout le composé, la forme ne les exercera pas non plus. C'est à dire, que comme le corps d'un cheual mort n'aura plus aucuns mouuemens, son ame, si vous vous imaginés qu'elle subsiste encore quelque temps apres sa separation, ne sçauroit non plus faire manège. Dauantage, comme il est vray que tandis que l'Âme de l'homme est en son corps,

elle donne l'actiuité à les sentimens, aussi semble-t'il d'autre part qu'elle ait absolument besoin de la presence & de l'entremise de ses organes, pour former les raisonnemens. C'est elle qui donne au corps la vertu de voir, & de goûter, & de flairer, & generally de connoître par l'operation des sens, les choses que la nature a reuestuës des qualités qui tombent sous leur discernement. Mais aussi si le corps ni ne voyoit, ni ne goûtoit, ni ne flairoit, ni en vn mot, ne discernoit aucune chose sensible, sans doute l'intelligence de l'Ame demeureroit sans mouuement, & languiroit sans operation, faute de matiere sur quoy appliquer & exercer sa pensée. Et comme vn lut ne peut sonner sans qu'il y ait quelcun qui le touche, ni vn corps humain se mouuoit si l'Ame ne luy donne l'action, ainsi semble-t'il d'abord que comme le ioüieur de lut ne sçauroit faire les fonctions de son art sans vn instrument monté de cordes, l'ame ne pourroit raisonner sinon dans vn corps bien composé. En effect, il appert que tandis que l'Ame est au corps, elle raisonne seulement sur les images des choses qui luy viennent des objets cor-

porels, qui se forment en la fantaisie, qui s'y
 épurent & s'y subtilisent, & qui s'y rendent si
 minces & si lumineuses, qu'elles sont capa-
 bles de s'appliquer & de s'attacher à l'entende-
 ment, afin qu'il les compose, qu'il les diuise,
 qu'il les compare les vnes aux autres, & qu'il y
 face les reflexions qui sont necessaires à ses
 raisonnemens. De sorte que quand l'Ame est
 separée du corps, n'ayant plus les sens corpo-
 rels pour receuoir les choses sensibles, ni la fa-
 culté de l'Imagination, qui est vne puissance
 corporelle, pour y élaborer ces images, &
 les rendre capables d'estre presentées à l'intel-
 lect, il semble qu'elle ait aussi perdu l'usage de
 cette intelligence par laquelle elle est naturel-
 lement propre à speculer sur tous ces objets.

Neant moins si nous examinons bien atten-
 tiuement ces raisons, nous trouuerons qu'el-
 les ne sont nullement concluantes. Car pour
 ce qui est de la premiere, ce qui fait qu'entre
 les choses destituées d'intelligence, comme
 sont, excepté l'homme, vniuersellement tous
 les animaux, les natures incomplettes n'exer-
 cent aucune operation, n'est pas proprement
 & precisement pour ce qu'elles sont incom-

plettes ; c'est pource qu'elles n'ont point de facultés pour cela. La forme s'aneantissant lors qu'elle se separe de la matiere, comme fait l'ame d'un cheual quand il meurt, elle perd necessairement ses facultés avec son estre ; estant absolument impossible que ce qui n'est plus ait aucune vertu d'agir. Quant à la matiere, elle subsiste bien apres la forme à la verité, comme le corps du cheual demeure encore apres qu'il est mort. Mais en qualité de matiere simplement elle n'a point de faculté d'exercer aucunes operations : toute la puissance qu'elle en auoit auparauant, luy venoit necessairement de la forme. C'estoit l'ame du cheual qui donnoit à son corps l'action & le mouuement. Cette matiere donc n'ayant plus la forme qu'elle auoit auparauant elle ne peut plus agir comme elle agissoit. Et si elle vient à estre assistée, ou reuestuë, ou informée d'une nouvelle forme, comme s'il s'engendre des guespes ou quelques autres insectes du corps d'un cheual, comme elle aura ses facultés d'elle, ses operations seront aussi conformes au nouvel estre que cette nouvelle ame luy aura donné. Tellement qu'au lieu que le cheual

14 DE L'ESTAT DES FIDELES
marchoit & faisoit manège auparauãt, la ma-
tiere dont il estoit formé volera peut-estre, ou
se trainera & rampera à la façon des chenilles
& des vers. En l'homme il n'en est pas de mes-
mes. Car le corps perd bien les fonctions,
pource qu'elles dependoyent de l'Ame, la-
quelle n'y est plus. Mais l'Ame estant presup-
posée subsister apres sa separation d'auec le
corps, est aussi presupposée conseruer les fa-
cultés qui luy sont vrayement propres & natu-
relles. De sorte qu'il reste seulement à sçauoir
si lors elle en peut vser, ou non. Je dis donc
pour la seconde raison, que quand nous sup-
poserions, ce qui n'est point & qui ne peut
estre, que l'ame d'un cheual subsistast apres sa
separation d'auec le corps, la cause pourquoy
elle ne pourroit exercer ses operations, ne
conuiendroit pas à celle de l'homme. Car il est
bien vray sans doute que l'ame fournit au
corps du cheual le mouuement & l'action:
mais tant y a que ce mouuement est corporel,
& ne se peut rencontrer en aucune nature qui
ne soit materielle & corporelle. Ce sont les
jambes du cheual qui se remüent, & toutes les
parties de son corps qui se tournent & qui se

virent, selon les inclinations de celuy qui le monte, & qui le gouverne à sa volonté. Tellement que si son ame estoit quelque chose si distincte d'auec le corps qu'elle ne fust point corporelle elle mesme, il seroit impossible qu'elle exerçast à part de tels mouuemens. Mais quant à ces operations de l'Âme de l'homme dont nous parlons à cette heure, elles sont tout à fait d'une autre sorte, & se trouuent en des natures qui ne sont iointes à aucun corps. Car entendre, & vouloir, & receuoir ou delectation ou mécontentement des choses qu'on entend & que l'on veut, ou qu'on ne veut pas, c'est chose qui se rencontre dans la nature des Anges. Quand donc il seroit veritable que l'Âme, tandis qu'elle est au corps, ne fait aucune fonction de ses facultés raisonnables, sinon avec l'aide & par l'entremise des organes corporels, si est-ce que ces fonctions là ne sont pas corporelles elles mesmes, puis qu'elles se trouuent en des natures qui n'ont aucune liaison ni communication avec le corps. Ainsi, bien qu'il soit certain que l'Âme d'un cheual ne peut toute seule faire maneige, quand elle subsisteroit apres le corps; encore

que l'Ame de l'homme n'eust point exercé ses fonctions sans les organes du corps pendant qu'elle y a esté logée, il ne s'ensuit pourtant nullement qu'elle en ait necessairement besoin pour les exercer alors qu'elle n'y loge plus. Et par mesme moyen se peut monstrier que la comparaison du lut & du ioüeur ne conuient pas à cette matiere. Car il est bien vray que ni le lut ne sçauroit sonner sans le ioüeur, ni le ioüeur ioüer sans lut; pource que ioüer est exciter par la rencontre des doigts & des cordes du lut vn certain son harmonieux, qui comme il est corporel, aussi ne peut-il venir d'ailleurs que d'vne chose corporelle. Mais comme le ioüeur de lut, bien qu'il n'excite pas ce son effectiuement, pource qu'il n'a point d'instrument propre pour cela, ne laisse pas de pouuoir raisonner en son entendement sur les mesures, & les accords, & la diuersité des sons dont se formoit cette harmonie quand il ioüoit, & mesmes sur la structure du lut & sur la composition de ses parties: ainsi l'Ame, bien qu'elle n'exerce pas actuellement les operations du corps, pource qu'elle ne s'y tient plus, ne laisse pas de pouuoir discourir & faire des

specula-

Speculations sur la nature du corps humain, sur l'usage de ses facultés, & sur tous les autres objets qui s'offrent à son intelligence. Elle ne sauroit faire alors, ni que le corps se nourrisse, ni qu'il marche d'un lieu en l'autre, ni qu'il use de ses sentimens : mais de cela ne s'ensuit pas qu'elle ne puisse former de belles contemplations sur la façon de la perception des images des choses dans les sens, sur le merveilleux agencement des ressorts qui sont dedans le corps pour servir à la locomotivue de ses membres, & sur l'économie incomparable que la Nature a établie entre les parties qui doivent élaborer, distribuer, recevoir, & s'approprier ce qui est nécessaire pour leur aliment. En fin la dernière raison n'a non plus de force que les précédentes. Car puis que les Anges, qui sont, comme j'ay dit, des natures entièrement séparées du corps, ont néanmoins certains moyens, que nous ne comprenons pas aisément à la vérité, mais que nous croyons pourtant certainement, de connoître les choses sensibles & corporelles, & de former dessus des raisonnemens excellens, de quoy l'Escriture nous fournit des preuves indubitables, pourquoy

l'Ame estant vne substance à peu pres semblable à celle des Anges, ne sera t'elle pas capable de mesmes operations? Figurons nous que par la puissance de Dieu vn Ange s'incarne de telle sorte, qu'il deuienne la forme d'vn corps humain, & qu'il l'anime de la mesme façon que l'ame raisonnable l'informe. Sans doute tandis qu'il y sera logé, il verra & sentira les choses corporelles par les organes des sens, & raisonnera sur les images qui en seront portées & élaborées en la fantaisie, comme nous faisons maintenant. Et si de fait il est deuenu l'ame de ce corps, il sera tout autant assujetti à l'employ de ses organes pour les fonctions de son intelligence, que nostre Ame l'est a cette heure pour l'exercice de ses plus excellentes facultés. Que si apres cela Dieu venoit a le développer des liens de ce corps, auroit il perdu l'usage de ces Puissances dont il se seruoit si auantageusement sans l'aide de ses organes, auant qu'il y fust afferui? Il y a quelque chose d'auantage. C'est bien vne verité constante, & dont tout le monde doit demeurer d'accord, qu'il n'entre rien dedans nos entendemens, qui n'ait esté premierement dedans nos sens en quelque fa-

çon. Mais ce qui est ainsi indubitable à parler généralement, n'est pas sans quelque difficulté quand il en faut venir à l'interprétation. Pour ce qu'on le peut prendre en ce sens, que du tout il n'y peut avoir d'autres idées en nostre intelligence, que celles qui sont émanées des choses matérielles, & que nos yeux, ou nos oreilles, ou nos autres sentimens ont esté capables de recevoir. Et derechef on le peut ainsi interpreter, qu'encore qu'il y ait en nos esprits des idées purement intellectuelles, & qui ne tiennent du tout rien de la nature des corps, si est-ce qu'elles ne s'y sont point formées sinon à l'occasion des images des choses corporelles qui se reçoivent en la fantaisie, & sur lesquelles l'intellect fait premierement ses reflexions. Et ie pense que pour peu qu'on vse de sa raison, on trouuera que c'est en cette secõde maniere qu'il le faut entendre. Car pour ne dire point qu'on passe de la science de la Physique à celle de la Metaphysique par le moyen de certaines abstractions, qui conduisent l'esprit de l'homme de la contemplation des corps à celle de la nature des esprits, & des choses immatérielles, i'estime que la Religion met la

chose hors de controuerse. Car c'est bien par l'entremise de nos sens que nous voyons les cieux & la terre, & que nous oyons prescher la Parole de Dieu; & c'est sur les idées que ces operations de nos sens portent en nostre fantaisie, que nous nous mettons à raisonner de la Diuinité. Mais c'est chose conneuë par nostre propre experience, que quand nous nous y sommes vne fois serieusement appliqués, de la consideration des choses sensibles, qui nous en donnent les premieres connoissances, nous montons à des speculations de la nature de Dieu & de ses propriétés, qui sont entièrement & absolument séparées des conditions & de la matiere des corps. Bien donc que nos esprits ne produisent aucunes operations dont les choses corporelles ne nous ayent présenté les occasions, comme S. Paul dit, Rom. i.^o que de l'ouurage du Monde on paruiet à connoistre la Puissance eternelle & la bonté de la Diuinité, si y a t'il pourtant ainsi quelques actions de nos esprits qui sont purement spirituelles, & qui ne dépendent nullement des corps, sinon entant que les objets corporels nous ont fourni les occasions de les pro-

duire par la ratiocination. Or s'il y a quelques vnes des operations de nos esprits qui à proprement parler n'ont rien de commun avec le corps, mesmes pendant le temps qu'ils y habitent, & qu'ils sont aucunement attachés à ses instrumens, pourquoy ne seroyent ils pas capables d'en produire sans le ministere de ses sens, lors qu'ils sont tout a fait dépris des attachemens qui les conjoignent? Si donc nous pouuons auoir quelques preuues de l'Écriture que les Ames vsent de leurs facultés apres la mort du corps, non seulement cette diuine reuelation doit auoir alsés d'autorité pour imprimer cette creance en nos esprits, non obstant la contradiction de ces pretendus discours de la raison; mais ces difficultés que quelques vus pensent estre en la chose mesme, ne doiuent pas laisser en nos esprits la moindre hesitation, ni le moindre ombrage. Voyons donc maintenant ce que la Parole de Dieu nous en enseigne.

Les Theologiens qui ont voulu tirer preuue de cette verité, de la parabole du mauuais riche & du Lazare, ont receu cette contradiction de la part de ceux qui croyent que l'A-

me perd l'usage de ses facultés en la mort, que ce que nostre Seigneur dit là n'est pas vne histoire, mais vne parabole seulement, & que c'est vne impertinence de vouloir faire passer telles sortes de propos pour narrations de choses effectivement arriuées. Et là dessus il y a eu beaucoup de contestation. Pour ce que d'vn costé il n'y a aucune autre parabole en l'Ecriture, ou les personnages qui y sont introduits, soyent designés par leurs noms, & représentés exactement par beaucoup de circonstances, comme Lazare est décrit en cet endroit là; & que de l'autre ce propos que nostre Seigneur rapporte qu'Abraham & le Mauuais riche ont eu l'vn avec l'autre au trauers d'vn grand abyfme, n'a aucune apparence de narration historique; pour se faire recevoir comme vne réelle verité. Partant puis que ce peut estre en partie vne histoire & en partie vne parabole, examinons la briuement sous cette derniere consideration. Dans toutes les paraboles que nostre Seigneur employe en l'histoire de l'Euangile, il faut regarder au but auquel il tend, & à ce qu'il dit pour y paruenir. Or quant au but de celle là

il paroist assés par sa conclusion que le Seigneur y a eu dessein de monstrier, que l'obstination de l'esprit de l'homme à l'encontre des choses qui luy sont adressées de la part de Dieu, est si grande, qu'il n'y a ni reuelation faite par sa parole, ni miracle étalé deuant nos yeux, qui soit capable de nous émouuoir. De sorte que quand les morts mesmes ressuscitoyent, nous ne croirions pas plustost à leur temoignage, que nous faisons aux écrits de Moÿse & des Prophetes, si Dieu ne nous touche de son Esprit interieurement. Tout le reste du propos est employé à venir à cette conclusion, si ce n'est que comme on met à l'entour des pourtraits des ombres & des fueillages, qui ne seruent qu'à remplir le vuide & à donner quelque ornement au tableau, il y ait aussi quelque chose dans ce discours de nostre Seigneur, dont l'usage consiste tout à rendre la parabole plus pléne & plus lumineuse. Il est donc icy à obseruer, qu'ou bien ça esté la commune opinion des Iuifs que les Ames des infideles sont tourmentées incontinent apres leur mort; ou bien qu'elles sont dépouillées de tout sentiment de leurs facultés, comme si

elles étoient endormies. Si c'est le dernier, nostre Seigneur ne fait pas, ce semble, chose assés digne de sa sagesse, de fonder sa parabole sur vne hypothese contraire à la commune creance des Iuifs. Car si la parabole n'est tirée d'vne verité réellement arriüée, au moins ne faut-il pas qu'elle choque les communes conceptions des hommes, & nostre Seigneur n'en a iamais mis aucune en auant, ou on ne voye beaucoup de raison & d'apparence de possibilité. Et plus il y a dans celle-cy de difficulté à comprendre comment ces deux personnages ont peurailonner ensemble vn si grand abyfme entre deux, plus faloit il que le reste s'accommodast au sens des auditeurs, afin qu'ils n'accusassent pas celuy qui parloit, de leur donner des enseignemens fondés sur des opinions fausses & extrauagantes. Si ç'a esté la creance populaire des Iuifs que les Ames joiüissent de sentiment, nostre Seigneur la confirme assés, non seulement en ce qu'il ne s'y oppose pas, mais encore en ce qu'il édifie dessus des instructions si belles & si plénes de sapience. Je ne fais donc aucune doute qu'il ne nous ait voulu donner à entendre en cet
emble;

embleme que les ames des méchans sont tourmentées dès en sortant de cette vie, & que celles des Fideles reçoivent de la consolation. Ce qui ne peut estre sans vn notable sentiment, ni vn si notable sentiment sans qu'elles ayent leurs facultés agissantes & éueillées.

Lors que l'Apostre S. Paul nous raconte qu'il a esté ravi en Paradis, ou il a entendu des choses inenarrables, il nous dit à la verité qu'il ne sçait si ç'a esté en corps, ou hors du corps. De façon qu'encore qu'il ne soit pas sans apparence que ç'a plustost esté hors du corps, si est ce qu'il y auroit de la temerité à le decider déterminément, puis qu'il ne l'a pas voulu faire. Mais tant y a qu'il est clair qu'il presuppose que cela a peu se faire hors du corps, & par consequent que les ames peuvent vser de leurs facultés, quand elles en sont separées. Car en cét estat auquel il presuppose que la sienne ou a esté ou a peu estre, elles ne peuvent pas ouïr des choses qui leur soyent inenarrables puis apres, sans quelque vñage de leur intelligence; encore est il necessaire que c'en soit vn vñage bien excellent, tant pour la magnificence de l'objet, qui ne se comprend pas sans doute

finon par vn intellect bien agiffant, que pource qu'il s'y étoit si fortement appliqué, & qu'il en auoit receu des impressions si profondes, qu'apres que l'ame a esté rejointe à son corps, & derechef attachée aux organes d'auparauant, elle en a néanmoins conserué la souuenance. Orest-ce assés que S. Paul ait supposé que cela se peut, pour tirer nos esprits de toute difficulté en cette matiere.

L'Apostre en L'Epistre aux Hebricux, representant magnifiquement à quelle condition les Chrestiens sont appellés, dit que c'est à la *Ierusalem Celeste, aux milliers d'Anzes, à l'assemblée des premiers nés qui sont enrrollés dans les Cieux, & aux esprits des iustes sanctifiés*. Je ne m'arrestera pas à éplucher ce que signifie ce mot d'*enrrollés dans les Cieux*, quoy qu'il semble que ce soit vne façon de parler tirée des registres publics & des matricules ou on écrit les noms des Citoyens qui doiuent auoir droit de Bourgeoisie, & participer aux priuileges de l'Estat. Ce qui signifieroit que ces premiers nés sont déjà recueillis dedans les cieux; demeure qui n'est pas propre pour vn sommeil si profond & si destitué de tout sentiment, qu'est celuy au-

quel quelques vns condamnent les ames iufques au iour de la refurrección. Je diray feule-ment que ce mot *d'efprits*, fignifie fans difficul-té les ames feparées des corps, & que celuy que nous traduifons *fanctifiés*, fignifie proprement *parfaits* ou *accomplis*; tiltre qui au Nouveau Testament ne fe donne finon à ceux qui foit en connoiffance, foit en fanctification, ont acquis le degré de perfection auquel ils ten-doyent auparauant, & ou ne font point en-core paruenus ceux qu'ils ont laiffés derriere. Ainfi fommes nous dits parfaits, en compa-raifon des Iuifs qui ont vefcu fous la difpenfa-tion de la Loy, mais imparfaits en comparai-son de ceux qui acquierent les connoiffances aufquelles on ne peut paruenir en cette vie. Tellement que ces Iuftes parfaits, des efprits defquels il eft parlé en ce paffage, font ceux qui ont acquis vn degré de perfectiõ que nous n'auons point encor. Ce qui ne fe peut com-prendre fans vn excellent vfage de ces facultés qu'on appelle Volonté & Intelligence.

Au liure del'Apocalypfe, ch 14. vñ 13. il eft dit, que *l'Efprit* declare bien-heureux ceux qui font *morts au Seigneur*. Or la felicité, & la priuation

de l'usage de toutes les facultés, ne peuvent compatir ensemble. Aristote même a dit que la beatitude ne peut estre proprement attribuée sinon à ceux qui sont effectivement dans l'exercice des plus belles fonctions de leurs plus nobles puissances, & qui vacquent actuellement à la contemplation & à l'amour de leurs plus excellens objets. Et afin qu'on ne pense pas qu'ils soyent appellés heureux, pource qu'ils sont destinés à la iouissance de la felicité qui doit estre reuelée au dernier iour, comme le mesme Philosophe dit qu'on appelle par esperance les petis enfans heureux, quand il y a beaucoup d'apparence qu'ils le deviendront quelque iour, il est dit, *qu'ils se reposent de leurs travaux, & que leurs œuvres les suivent.* Or est-il bien vray qu'on a accoûtumé d'appeller le sommeil de ce nom de repos, en l'opposant aux travaux & aux fatigues de la journée. Mais neantmoins si en parlant d'un homme qui seroit retourné en sa patrie apres de grands & memorables combats donnés en pais estrange, on disoit que desormais il se repose de ses travaux, ie ne pense pas qu'aucun entendist qu'il fust endormi pour vn bien

long temps, mais bien qu'il iouïroit en tranquillité du fruit de ses pénes precedentes. De fait ces mots, *que leurs œuures les suivent*, veulent dire qu'ils iouïssent de leur remuneration. Car pource que l'œuure & la remuneration sont inseparables en la disposition de la bonne volonté de Dieu, le S. Esprit voulant dire que les Fideles ne perdent pas leur péne dans les bonnes œuures qu'ils font icy bas, & que là haut ils en obtiennent le salaire qui leur est promis, par vne façon de parler ordinaire à l'Escriture, ou ce qui precede est mis pour ce qui suit, il ne fait point de difficulté de les nōmer l'un pour l'autre. Or la remuneration gratuite des bonnes œuures ne gist pas en priuation de sentiment, mais en possession de contentement & de gloire.

Au mesme liure les Ames de ceux qui ont esté martyrisés pour la Parole de Dieu sont representées criant, *Jusques à quand Seigneur, qui es Saint & veritable, ne iuges tu point & ne vanges tu nostre sang de ceux qui habitent sur la terre.* Ce qui témoigne en elles & memoire & ressentiment. Et on ne peut pas dire icy que ce cri leur soit attribué comme au chapitre huitié-

me de l'Ep. aux Rom. les soupirs, & les ahans, & les desirs à toute la machine des Cieux & de la terre, ou comme le cry de vengeance au sang d'Abel, par vne espece de prosopopée. Pour ce que notoirement les cieux, & la terre, & le sang d'un homme n'ont point de connoissance ni de sentiment, il n'y a point de peril que telles façons de parler figurées engendrent des opinions erronées en l'esprit de qui que ce soit. La nature de la chose aduertit asses qu'il faut necessairement qu'il y ait quelque figure en l'enonciation. Mais ou il s'agit des ames des hommes, quel'on void, pendant qu'elles sont au corps, doüées de si vifs & de si exquis sentimens, posé qu'ils fussent éteints, ou au moins absolument assoupis apres la mort, qui se pourroit empescher de tirer de la lecture de ces mots des opinions au contraire ? Mais afin que personne ne doute du sens de ce passage, il leur est ordonné d'atendre & de se reposer encore quelque temps. Or quand par quelque prosopopée on pourroit attribuër de telles voix à des choses destituées de sentiment, qui a iamais veu ou que Dieu soit introduit leur répondant, ou que quelcun pour luy vienne

a dresser vn dialogue de la façon avec des choses dépourueuës d'intelligence ? En fin il leur est donné des robes blanches ; ce qui ne peut signifier sinon vne grande lumiere de connoissance, & vne grande pureté de sanctification. Or ni l'vne ni l'autre de ces choses ne peut subsister sans vn vsage parfait de la faculté de l'entendement, & de toutes les affections de l'Ame. Et quand ces robes blanches signiferoient ou la grace de la iustification, ou l'attente de la felicité & de la gloire, pource qu'autrefois les robes blanches estoient les marques de ceux qui aspiroyent aux grandes charges de la Republique de Rome, encore cela ne pourroit il estre sans sentiment & sans affection. Car si c'est le premier, pour ce que ces Ames nous sont là représentées en vn lieu ou elles ne peuvent auoir eu entrée qu'elles ne fussent iustificées, & que leurs pechés ne leur fussent pardonnés, ce n'est pas proprement la iustification, qu'elles ont déjà, qu'on leur donne, c'en est le goust & le sentiment, dont on leur donne la plénitude, au lieu qu'icy bas nous n'en auons que les auances en la paix & en la ioye de nos esprits. Et si c'est le

second, cela ne peut représenter sinon le desir de leur pleine & entiere glorification, accompagné d'assurance, & par consequent d'un incroyablè contentement. Ce qui ne peut encor compatir avec le sōmeil de l'esprit & l'assoupissement de ses puissances.

L'Apostre écrivant aux Philippiens dit qu'il est balancé entre ces deux pensées, s'il doit souhaitter de mourir, ou de demeurer plus long temps au monde. Pour ce que s'il regarde à l'edification que son ministere donnoit à l'Eglise, & à l'vtilité qu'elle en pouuoit retirer, il doit plustost choisir de viure long temps: & s'il a égard à son bien particulier, la mort luy est plus souhaittable que la vie. Je vous prie s'il eust creu que tous les sens de son ame, aussi bien que ceux de son corps, fussent en mourant demeurés perclus pour vn si long temps, eust-il pensé que la mort luy eust esté plus auantageuse? Je veux bien qu'il endurast beaucoup de maux pour la confirmation de la verité qu'il annonçoit, dont vne mort, telle que ceux contre qui ie raisonne se la représentent, endormie, & priuée de toute intelligence, l'eust garenti: si est-ce que la connoissan-

ce qu'il auoit de nostre Seigneur Iesus en uiuant, la merueille des reuelations qui luy auoyent été adressées, la ioye & la consolation qui luy reuenoit du sentiment de l'amour de Dieu & de sa paix, & l'exercice de tant de belles & eminentes vertus dont il auoit esté reuestu, estoient choses de telle importance à mon aduis, qu'elles luy deuoient plustost faire preferer la vie, dans laquelle il en retenoit la possession, bien qu'accompagnée de quantité d'afflictions, que non pas embrasser la mort, qui, qu'elle quelle peust estre d'ailleurs, luy en ostoit la iouissance. Mais la raison qu'il adjoute, pourquoy il deuroit plustost choisir la mort, s'il n'auoit égard qu'à sa personne, c'est *qu'il luy seroit beaucoup meilleur d'estre avec Christ*, retranche toute occasiõ de douter du sentiment de S. Paul en cette matiere. Car ceux là sans doute ne sont pas avec Christ, qui dorment sans sentiment, & sans aucune connoissance de leur felicité, fussent ils recueillis dedans le lieu le plus saint & le plus auguste de sa gloire. Autremét ceux la pourroyent estre dits habiter avec les Roys, qui sont enterrés dans les Chapelles de leurs Palais, ou il ne penetre pas

vn rayon de la pompe qui les enuironne.

Cet autre passage ne me semble pas moins exprés, 2. Cor. ch 5. v. 1. 2. 3 ou il s'explique en ces termes. *Nous sçauons que si nostre habitation terrestre de ceste loge est détruite, nous auons vn edifice de par Dieu, vne maison eternelle aux cieux, qui n'est point faite de main Et pour cela nous gemissons, désiras tant & plus d'estre reueſtus de notre domicile qui est du ciel Car y a t'il apparéce qu'il deſirast avec tant d'ardeur d'estre dépoüillé de ce domicile terrien, pour estre reueſtu de celuy du Ciel, si non seulement il n'y acqueroit rien de nouveau, mais si vniuerſellement il y perdoit toutes les connoiſſances qu'il possedoit en cette vie? Or qu'il entende là parler du changement qui se deuoit faire en luy auant celuy qu'il attendoit en la iournée de la resurrection, c'est chose claire & manifeste par toute la suite du passage. A la verité il auoit dit auparauant, qu'il ſçait que celuy qui a reſſuſcité le Seigneur Iesus, nous reſſuſcitera auſſi par Iesus, & nous fera comparoier en ſa preſence. C'est pourquoy il témoigne qu'il ne perd point courage en ſes tribulations, & adioûte qu'en-core que nostre homme exterieur aille déchéant, toutesfois l'interieur se renouelle*

de iour en iour, & s'auance de force en force. Et si nous sōmes exposés à diuerses afflictions, il dit *Que nostre legere affliction qui ne fait que passer, produit en nous vn poids eternel de gloire excellentement excellente.* Ce qui montre bien qu'il a quelque égard à cette iournée de la pléne reuelation de nostre salut. Mais ce qui suit de la destruction de cette loge terrestre, se pourroit il entendre autrement que de la dissolution du corps? Ce qu'il écrit incōtinent apres, que tandis que nous sommes logés dans ce corps nous sōmes absens & cōme étrangers de nostre Seigneur, mais que pour l'assurance que nous auons de nostre salut, nous aimons mieux estre étrangers du corps, & estre avec le Seigneur, se peut-il interpreter de la resurreccion bien heurieuse? Serons nous alors absens & étrangers de nos corps, ou bien si nos esprits y auront vne habitation éternelle? I'estime donc que l'Apostre oppose là le temps auquel nous sommes en cette vie, à celuy auquel nous n'y sommes plus. *Que tandis que nous sommes en cette vie, il dit que nous sōmes absens du Seigneur; mais que quand nous en sommes délogés, nous sommes presens avec luy.* Et pour ce qu'en-

cor que ce temps futur ait deux parties, l'une en laquelle nous sommes dépouillés du corps par la mort, l'autre en laquelle nous en sommes reueſtus par la reſurrection, ſi eſt ce qu'en l'une & en l'autre noſtre condition doit toujours eſtre de iouir de la preſence de I. Chriſt, il ne conſideré cela que comme vn meſme trait de temps, dans la premiere partie duquel eſt le commencement de noſtre felicité, & ſon accompliſſement en la ſeconde. Ce qui excite nos deſirs & nos affectionſ d'eſtre maintenant dépouillés de ce corps, afin d'entrer en poſſeſſion de ces bien heureux commencementſ, iuſques à ce que le temps de la perfection vienne. Or eſt cela merueilleuſement éloigné de cette opinion qui oſte aux ames des Fideles apres leur mort tout ſentiment de quoy que ce ſoit, & meſmes de leurs propres uiſſances & de leur eſtre.

S Luc nous rapporte que S. Eſtienne en mourant recommanda ſon eſprit a noſtre Seigneur Ieſus, en diſant, *Seigneur Ieſus ie re-mets mon eſprit entre tes mains.* Et le Seigneur luy meſme auoit pareillement recommandé le ſien à ſon Pere en ſa Croix. A quelle intention

estoit-ce donque? Ce n'estoit pas sans doute pour le garentir de perir & d'estre reduit à neant. Car la substance de l'Ame ne tenant rien de la matiere ni du mélange des elemens, elle est de sa nature incorruptible & imperissable, comme les Anges. Estoit-ce donc pour estre garenti des tentatiōs & des entreprises du Malin, ou pour estre rendu iouissant de la felicité & de la gloire? Quant au premier, il ne peut auoir lieu si les esprits des Fideles demeurent engloutis d'vn si profond sommeil, qu'ils perdent absolument tout vsage de leur connoissance. Car les tentations du malin consistent ou en l'artifice de presenter exterieurement à nos sens des objets propres à émouvoir nos appetits: ou en ce qu'il nous forme interieurement en la fantasia des images de choses qui nous excitent, & qu'il y fauorise de son efficace celles que nous y auons déjà; ou qu'il émeut nos humeurs, & que par nos humeurs il sollicite nos appetits & les passions de nos ames. Que peuuent donc les attentats sur des substāces, qui ne sōt point sujettes à l'émotion des humeurs, qui ont perdu en mourant la faculté de l'imagination, qui n'ont point de

sens corporels , puis que ce ne sont pas des corps , & dont tous les sentimens spirituels sont tellement liés en l'exercice de leurs fonctions , que ni les objets extérieurs ne les peuvent aucunement toucher , ni les visions de dedans y engendrer la moindre pensée ? Pour le second , il n'y a ni gloire ni félicité qui puisse conuenir aux esprits , sans l'action de leur volonté & de leur intelligence. Il n'y a personne à qui l'on die que les esprits des Fideles trépassés sont heureux & glorieux , qui ne conçoieue incontinent que tant s'en faut qu'ils soyent engloutis en ce profond assoupissement , qu'au contraire ils ont vn tres-vif & tres notable sentiment de leur félicité & de leur gloire.

Je suis bien fort de l'aduis de ceux qui pensent qu'en ces paroles de nostre Sauueur , *Qui croit en moy , ne verra iamais la mort , il est passé de la mort à la vie* , il y a vne particuliere emphase , & qui fait singulierement à nostre propos. Je sçay bien qu'en diuers endroits il semble que Christ interprete ces mots par cette Promesse , *Je le ressusciteray au dernier iour*. Neantmoins si depuis le temps auquel il parloit ainsi , les Fideles qui sont trépassés alors , ont dormi ius-

qu'à maintenant, & doiuent encore dormir iufques à la confommation des ſiecles, ſans auoir non plus de l'Ame que du corps aucun ſentiment de leur eſtre ni de leur condition, ie ne comprens pas que l'eſperance de la reſurrection rempliſſe tout à fait la magnificence de ces termes. Bien que le corps s'endorme de la forte, ſi la principale partie de l'homme, & de laquelle l'Ecriture parle quelquesfois comme ſi c'eſtoit l'homme, & que le corps n'en fuſt que l'habitation, vit, & veille, & ſent, & exerce avec ioye & contentement les fonctions qui ſont dignes de l'excellence de ſa nature, la mort n'eſt pas vne mort proprement, & ne ſemble pas meriter vn nom ſi terrible ni ſi odieux. C'eſt pluſtoſt, comme l'Ecriture parle, vn ſommeil, pendant lequel l'homme ſ'entretient de viſions ſouuerainement agreables. Mais ſi les ſentimens de l'ame & du corps ſ'eſteignent egalement, & cela non pour peu de temps, mais pour ie ne ſçay combien de ſiecles, comment eſt ce que cela ne s'appelle pas vne mort, mais vn transport de la mort à la vie ? Et cela paroitra encore beaucoup plus étrange ſi nous l'appliquons aux Peres & aux

Patriarches qui ont vescu dans les premiers siecles, comme Adam, & Seth, & Noé, & Abraham. Car puis que l'Apostre, Hebr. II. leur attribuë vne mesme foy avec nous, bien que les choses que la foy embrasse ne leur ayent pas esté reuelées si clairement qu'a nous, si est ce qu'elles ont deu produire vn mesme effect en leur égard qu'au nostre, Iesus Christ estant toujours le mesme hier, & aujourd'huy, & encore eternellement. Ceux là donc sont ils passés de la mort à la vie, qui depuis auant le Deluge & peu apres, sont non seulement reduits en poussiere quant à leurs corps, mais enseuelis quant à leurs esprits dans vn si profond endormissement, & dans vne insensibilité si extreme ? Et veritablement il semble qu'il est manifeste qu'ils en ont esperé tout autrement. Quand Iacob apres tant d'afflictions & de pelerinages si penibles & si fâcheux, se consoloit par ce qu'il auoit attendu le salut de l'Eternel, s'il n'auoit point d'autre esperance que celle de perdre le sentiment de tous biens & de tous maux pour vne si longue suite de siecles, il auoit plus d'occasion de s'affliger que de se réjouir, & d'apprehender la mort, que de tirer de

la consolation de ce qu'il la voyoit si prochaine. Encore est icy considerable tant & plus, que comme il estoit beaucoup plus éloigné du iour du iugement que nous ne sommes maintenant, & qu'il n'apperceuoit sinon de bien loin dans les tenebres de l'aduenir la manifestation du Redempteur, que nous voyons arriüée, aussi ne voyoit il point si clairement que nous faisons l'esperance de la resurrection, & n'auoit point vne si distincte connoissance de la gloire qui nous attend dans les lieux celestes.

Je voy que Dauid, qui a mesure qu'il approchoit dauantage du temps de la reuelation du Sauueur, receuoit aussi de Dieu, & donnoit à son Eglise de plus grands éclaircissements sur ces matieres, que n'en auoyent eu ses deuan- ciers, à neantmoins de fort differens mouue- mens quand il se void ou en peril, ou en estat de mourir. Quelques fois dans ses Pseaumes il monstre qu'il a beaucoup de crainte de la mort, & demande à Dieu affectueusement que par sa bonne Prouidence & par la puissance de sa main, il empesche qu'il n'y tombe. Et ces siens mouuemens si frequemment rapportés

& repetés dans ses écrits , accompagnés de vœux si ardens , suivis d'actions de graces si viues & si plénes de deuotion , lors que Dieu l'a déueloppé de ses dangers, monstrent bien que cet objet, quand il se presentoit à luy, donnoit de terribles agitations à son ame. Et neantmoins lors qu'il faut mourir , ils'y dispose tres tres-paisiblement , & n'en témoigne apprehension ni alteration quelconque. Si vous demandés à ceux qui pensent que les sentimens de l'Ame s'amortissent avec ceux du corps, pourquoy Dauid apprehende si fort la mort, ils vous diront qu'il en rend la raison luy mesme. C'est que dans la mort il ne se fait point de mention du nom de Dieu . & qu'on ne luy chante point de louanges. Psal. 6. Ce qui prouue à leur aduis qu'il a creu que la mort estoit tout d'un coup, aussi bien à l'esprit qu'au corps , la connoissance de toutes choses. Mais si ç'a esté là la seule raison, pourquoy ne craint il autant la mort quand il est vieil ? Mourir vieil empescher'il qu'on ne perde la souuenance de tous objets ? Ou à t'il deu estre plus sensible à Dauid quand il estoit en fleur d'aage , de perdre en laissant la vie , le moyen de chanter

les loüanges de Dieu, que d'estre priué de ce contentement en mourant en bonne vieillesse? Il est donc beaucoup plus raisonnable de dire que Dauid & les autres Saints des temps passés, ont estimé que Dieu les auoit mis au monde pour deux fins. L'vne qui regarde sa gloire, pour l'auancer & la celebrer tant qu'ils pourroyent. L'autre, pour y iouir long-temps des témoignages de sa faueur, en ces benedictions temporelles dont il auoit donné les promesses. Quand donc quelque peril de mort les menace auant le temps qui sembloit auoir esté déterminé par la nature pour mourir, soixante & dix, pour exemple, ou quatre vingts ans, ou s'il y auoit au temps de Dauid quelque autre terme naturel & ordinaire de la vie, ils s'en émeuent extraordinairement, pource qu'il semble que la mort auant âge leur soit vn témoignage de l'ire & de la malediction de Dieu. Ainsi pour induire Dieu à les en garentir, apres luy auoir demandé la remission de leurs pechés, ils luy alleguent cette raison, c'est qu'autrement il sera luy mesme en quelque façon priué du fruit du dessein auquel il a regardé, quand il les a mis au monde.

Car c'est comme si vne ieune plante se plaignoit au iardinier ou au maistre du verger, de ce qu'ayant esté mise au rang des autres pour porter quantité de fruits, il la couperoit neantmoins par le pied, lors qu'elle ietteroit les premiers boutons, & qu'elle commenceroit à monstrier quelques belles esperances. Mais quant à cette grande tranquillité d'esprit, en laquelle ils reçoient la mort, quand elle leur arriue au temps auquel elle ne porte point de marques de l'ire de Dieu en sa precipitation, elle vient sans doute de ce que la mort est accompagnée du sentiment de la paix de nostre Seigneur, & de l'esperance de quelque felicité pour leur Ame. Autrement, par l'adueu mesmes de ceux avec qui ie raisonne maintenant, ce qu'ils ne celebreroyent plus Dieu dans la mort, & qu'ils n'y auroyent plus aucun goust de son amour enuers eux, leur en deuroit donner de grandes apprehensions, & des auersions inimaginables. Quelques vns d'entre les Payens se sont autrefois, comme Socrate, fortifiés par cette pensée contre l'apprehension de la mort, qu'ou bien elle oste le sentiment de toutes choses, ou bien elle ne l'oste

pas. Si elle ne l'oste pas, ceux qui meurent, doiuent, s'ils sont honnestes gens, esperer du contentement apres leur vie, dans la conuersation des grands personages qui sont trépassés auant eux; & la compagnie d'Orphée, de Musée, d'Homere, d'Hesiodé, d'Ulisés & d'Agamemon est sans doute, comme ils estiment, pour leur donner des satisfactions incomparables. Si elle l'oste tout a fait, il ne faut point craindre la mort, puis qu'elle reduit les hommes à ce point de n'estre plus sensibles à chose quelconque. Mais ces gens n'auoyent iamais rien saouuré de la douceur de la paix de Dieu, ni du contentement qui naist de l'assurance de la dilection paternelle. N'ayans donc point experimenté d'autres biens que ceux que le monde fournit, ils se pouoyent bien retirer de la vie, ainsi qu'ils disent eux mesmes, comme d'un banquet, apres s'en estre rassasiés, sans se plaindre beaucoup d'estre obligés d'en laisser la iouissance à ceux qui les suiuent. Mais quant à David & aux autres fideles seruiteurs de Dieu, a qui il auoit donné les commencemens & les auant-gousts de la gloire, avec quelle douleur de-

uoient ils receuoir en quelque temps que ce fust la nouvelle de la mort, s'ils estoient non flottans & chancelans, comme les Payens, entre l'esperance de voir Abraham, Isaac & Iacob, & la crainte de perdre toutes sortes de sentimens, mais plénement & profondement persuadés, qu'au lieu de les mettre en la plene iouissance de ce qu'ils auoyent commencé de sauouer icy bas, la mort leur en rauiroit absolument la souenance?

Ce mesme Dauid témoigne en vne infinité d'endroits vn regret fort sensible & fort profond d'estre éloigné de l'Arche de l'Eternel, pource que c'estoit là que Dieu donnoit des preuues extraordinairement reconnoissables de sa presence. Si est-ce que dedans les cauer-nes, & dedans les deserts, & dedans les plus profondes forests, il pouuoit s'entretenir avec Dieu, & tirer des sources de sa propre meditation, comme aussi paroist il qu'il l'a toujours fait, quantité de belles consolations, pour détremper l'ennuy queluy causoit son eslongnement d'aupres de l'Arche. Je vous priedonc, s'il eust creu que la mort luy eust deu oster pour tant de siecles, toute connoissance &

toute memoire de son Dieu, quelles lamentations n'eust il point faites ? Ou eust-il trouué des paroles suffisantes pour exprimer les angoisses de son ame en cette occurrence ? A toute heure il demande avec quelque espece d'impatience, *Quand verray-ie la face de mon Dieu ?* Si par ces mots il entend l'Arche, combien plus deuoit il desirer de voir la vraye face de Dieu apres sa mort ? Et de quelle inquietude deuoit il estre rempli quand il pensoit que le trépas luy rauiroit, non pas seulement le contentement de voir la face de Dieu, mais le souuenir d'auoir iamais ni rien veu ni rien appris de luy, soit dedans le Tabernacle, ou dedans le Monde ? S'il entend voir la face de Dieu, comme elle se void dedans les cieux, comment est-ce que Dauid à peu faire ce souhait, s'il a eu cette opinion que le sommeil de la mort luy fermeroit si long temps les yeux de son intelligence ? Certes ce n'a esté l'opinion ni de Dauid, ni d'aucun autre fidele de ce temps là. Leur commun sentiment estoit celuy qui est exprimé disertement au liure de l'Ecclesiaste ; que quand l'homme meurt, *Le corps retourne en la terre a'où il a esté pris, & que l'esprit se retire vers Dieu qui l'a*

donné. Or de croire que l'esprit des Fideles puisse estre avec Dieu, sans auoir quelque connoissance de sa presence, & iouir de quelque rayon de sa felicité, c'est vne chose tout a fait hors de raison & d'apparence. Lors que Dieu vouloit autrefois promettre quelque assistance particuliere à ses Fideles, il leur disoit, *Je seray avec toy*, & c'estoit aussi leur vœu commun & ordinaire pour ceux à qui ils souhaittoient grace & benediction, *L'Éternel soit avec vous*. Si donc Dieu ne peut estre avec personne, sans luy donner le sentiment de sa faueur, comment pourroyent nos esprits estre avec Dieu, sans iouir de quelque effect de sa presence gracieuse?

Veritablement quand nous n'aurions autre preuue de l'estat des Fideles apres leur mort, que ces paroles de nostre Seigneur au Larron qui se conuertit en la Croix, *Tu seras aujourd'huy avec moy en Paradis*, elles seroyent seules suffisantes, si nous ne nous auenglons volontairement, pour nous faire connoistre qu'ils se reposent bien à la verité, mais que c'est d'un repos accompagné de beaucoup de contentement & de ioye. Car que ce mot *Aujourd'huy*, se doie

se doive prendre au sens ordinaire & commun, pour signifier le temps qui devoit immédiatement suivre la mort de nostre Seigneur, pendant que son Ame à esté separée de son Corps, c'est chose qui ne peut estre reuquée en doute, sinon par ceux qui de gayeté de cœur abusent de leur raison. En quel endroit du Nouveau Testament nostre Seigneur, ou qui que ce soit l'employe-t'il en autre signification ? Et si l'auteur de l'Epistre aux Hebreux l'ayant rencontré au Pseaume xcvi. en cette sentence, *Aujourd'huy si vous oyés sa voix, n'endurcissés point vos cœurs*, l'a entendu du temps de la predication de l'Euangile du salut, y a t'il apparence qu'à son imitation nous deuions aussi expliquer les paroles de Iesus Christ en cette sorte ; En verité en verité ie te redis, qu'au iour de la resurrection ie te recueilliray avec moy en Paradis en mesme gloire ? Si tels commentaires nous sont permis, y aurat'il rien de certain ni dans la Parole de Dieu, ni dans le langage des hommes ? Paroist-il pas manifestement que le Seigneur voyant ce brigand angoissé en son esprit par l'apprehension du iugement de Dieu, dont il

attendoit l'exécution, selon le commun sentiment de la conscience, immédiatement apres la mort, l'a voulu consoler par l'assurance de la remission de ses pechés, & par l'esperance d'une felicité, dont son ame iouïroit dès aussi tost qu'elle seroit separée ? Ou donc l'Esprit de Iesus Christ, estant délogé de son corps, est monté en Paradis, ou non. S'il n'y est point monté, nostre Seigneur n'a rien voulu promettre sinon que l'Ame de ce personnage seroit dès ce iour là mesme presente avec sa Diuinité dedans le ciel. Or bien que nostre Seigneur fust Dieu benit eternellement, si n'y a t'il point d'apparence qu'il regarde à sa Diuinité en l'enonciation de ces paroles. Outre que sa Diuinité n'estoit point encore lors si clairement reuelée, qu'il eust voulu commencer à donner connoissance de ce qu'il estoit à cet homme par là, qui peut douter que voyant leurs corps à tous deux en vne mesme condamnation, il ne vueille releuer le courage de ce miserable, qui dans le milieu de son agonie monstroit auoir quelque foy & quelque esperance en luy, par l'assurance qu'il luy donne que dans peu de momens leurs

plus ses organes. Car il est bien aisé de concevoir qu'il y a en l'homme, tandis qu'il est composé d'Ame & de corps, vne faculté d'intelligence, qui pendant quelque temps n'exerce point ses fonctions. Puis que cette conjunction est faite de telle sorte que les organes de l'vn doiuent seruir aux operations des facultés de l'autre, & qu'elles se fassent ou toujours, ou le plus ordinairement, par leur entremise, quand les organes viennent à recevoir quelque trouble ou quelque empeschement, il faut necessairement que les operations de l'entendement cessent de mesmes. Mais qu'il y ait vne substance actuellement existente separée d'vn corps, qui soit douée de faculté d'intelligence, & qui neantmoins n'en puisse vser pour ce qu'elle n'a point de corps, est vne chose à mon aduis absolument inconceuable; parce qu'elle ne peut actuellement exister qu'elle ne viue, & on ne peut concevoir aucune sorte de vie en elle, qu'on n'enferme en la mesme pensée l'usage de ses facultés. Vous conceurez aisément que le corps vit, sans que pourtant l'homme voye, ni qu'il raisonne: pource que la vie peut subsister en l'homme sans la veüe &

le raisonnement. Mais vous ne vous figurerez point que le corps de l'homme viue, que vous ne vous figuriez pareillement qu'il se nourrit, & que le cœur luy bat, ou qu'au moins les esprits ont encore quelque chaleur & quelque mouuement dedans ce siegé de la vie. Ainsi la faculté ou la vie consiste, agira, encore que toutes les autres fussent endormies. En l'ame raisonnable, lors qu'elle est separée d'auec le corps, quelle puissance agira, si elle n'a aucun usage de celle de l'intelligence? Car il n'y a en elle ni puissance vitale, ni animale, ni naturelle, semblable à celles de nos corps; & quant à celle qu'on appelle locomotiue, c'est à dire, qui sert à se mouuoir d'vn lieu en l'autre, si l'usage de l'intelligence ne luy conuient pas, il n'y a nulle raison de s'imaginer qu'elle ait non plus aucun pouuoir de se remuer d'vne place en l'autre. Chose dequoy la nature mesme nous peut fournir vn témoignage bien authentique & bien euident, en ce qu'elle n'a donné à creature aucune entre les viuantes cette puissance de se mouuoir, sinon aux animaux qu'elle a doués de fantaisie & de certains appetits, qui requièrent necessairement le

transport

transport du corps, pour estre contentés. De sorte que s'il n'y a en l'ame ni intelligence ni appetit, ce seroit contre toute raison qu'on s'imagineroit en elle quelque employ de sa puissance locomotive. Ainsi vaudroit il quasi autant dire que l'Ame meurt avec le corps, & qu'elle ressuscitera avec luy, que de dire qu'elle vit, & que neantmoins elle ne fait aucune fonction de sa vie.

Il y a plus. En cette faculté de l'intelligence que nous possedons maintenant, il s'imprime certaines habitudes, qui sans aucune doute n'ont rien de commun avec les organes du corps, sinon, comme j'ay dit cy-dessus, qu'ils ont donné l'occasion à l'intellect de vacquer aux contemplations, & de former les raisonnemens par lesquels elles se sont acquises. Telle est, pour exemple, l'habitude qu'en Philosophie on appelle de ce nom de Sapience, qui consiste en l'intelligence nette & certaine des premiers principes des choses, & en la connoissance des conclusions qui en dependent, dans les objets les plus beaux & les plus nobles qu'on puisse presenter à l'intellect. Car que ce soit vne habitude purement intellectuelle, la

58 DE L'ESTAT DES FIDELES
raison le nous enseigne, & l'experience y consent. Pource que d'un costé elle déploye ses operations sur des objets qui ne tiennent rien de la condition des corps, & que de l'autre elle ne se rencontre en aucun sujet de la nature de ceux esquels il n'y a point de Puissances sinon corporelles. Car il ne s'est iamais trouué ni cheual, ni elephant, ni aucun autre tel animal, destitué de la raison, en qui il ait paru le moindre rayon de ce qu'on nomme Sapien-
ce. Ou donc cette sorte d'habitudes s'effaçent entierement par la mort, ou bien elles demeurent en l'Ame. Or n'y a t'il point de raison pertinente pourquoy l'on die qu'elles se doivent effacer. Car ie veux bien qu'elles soyent en quelque fasson entrées en l'intellect par l'interuention du corps, & que les organes du corps ayent contribué quelque chose aux raisonnementens dont elles se sont formées, si sont elles quant à elles intellectuelles tout a fait, & ont leur propre siege dans la raison mesme. Comme au contraire, encore que ce soit par la conduite de l'intellect que le corps apprend à se duire à certains mouuemens reglés par quelque mesure & par quelque art, si est-ce

que pour exemple l'habitude de bien escrimer ou de bien monter à cheual, est vne habitude corporelle. Ainsi donc que quand l'Ame raisonnable vient à se separer d'avec le corps, si le corps pouuoit subsister viuant sans elle, & par la presence de l'Ame sensitiue seulement, il n'y a rien qui empesche qu'il ne peust garder quelques vnes des habitudes qu'il a acquises par la conduite de l'entendement, comme on dit qu'il y a des cheuaux si bien dressés, qu'ils font maneige d'eux mesmes, sans que celuy qui les monte les gouerne: il est beaucoup plus conuenable que l'Ame demeurant viuante & subsistante apres le corps, les habitudes qui luy conuiennent si parfaitement demeurent & subsistent avec elle. Si donc elles subsistent, comme il est tout apparent, comment seroit il possible qu'une nature effectiuement viuante, douëe de si belles facultés, & ornée en ses facultés d'habitudes si excellentes, demeurast tant de siecles sans en estre aucunement excitée à les deployer en quelques operations? N'est-ce pas le propre des habitudes d'encliner les facultés à agir, de leur faciliter l'action à laquelle elles les enclinent, & mes-

mes de les y aiguillonner en quelque maniere? Et puis que l'homme est vn estre naturellement agissant, & que ce qui luy donne cette actiuité, c'est l'Amé, & que ce qui fait que l'Amé se porte plustost à vne chose qu'à l'autre en ses actions, c'est que les habitudes luy donnent la pente de ce costé là, pourquoy est-ce que l'Amé ne pourra conseruer en elle mesme separée l'actiuité qu'elle communiquoit au corps, & que ses propres habitudes n'auront pas le pouuoir qu'elles auoyent auparavant de la ployer en ses actions du costé qu'elles mesmes sont panchées?

Mais ne nous arrestons pas aux enseignemens de la nature, & consultons l'analogie de la religion. Certainement tous les fideles ont communion avec Christ, & cette communion consiste de leur part en la foy par laquelle ils l'ont embrassé, & de la sienne en la communication de son Esprit, qui les console, & qui les sanctifie. Or est cette communion si estroite qu'elle ne se separe iamais. Et comme la mort du corps en nostre Seigneur n'à pas empesché l'vniõ hypostatique de la nature diuine & de la nature humaine en luy, de sorte

que ce dire ancien de l'Eglise est veritable, que ce que Christ à vne fois pris en cét égard il ne l'a iamais laissé ; ainsi la mort de nos corps n'empesche pas l'vnion mysterieuse de nostre Seigneur avec nous, de façon que ceux qu'il a vne fois fait ses membres, ne peuvent qu'ils ne demeurent tels à toujours. Partant mesmes apres la mort la communication de son Esprit de consolation & de sanctification nous demeure. Or quel peut estre cét Esprit de consolation & de sanctification qui ne nous consolera & ne nous sanctifiera point ? Ou quelle sera cette consolation & cette sanctification, si elle ne nous donne aucun sentiment ni de foy, ni de nous mesmes ? Quand vn des membres du corps tombe en mortification, il n'est plus réputé membre du corps : par ce qu'il n'est tenu pour tel sinon à cause de la communion à mesme vie & à mesme ame, qui est le principe de la vie & des actions. Si donc l'ame ne participe point à l'Esprit de Christ, qui seul anime tout ce corps mysterieux composé de luy & des fideles qu'il a rachetés, comment peut elle estre de ses membres ? Et comment y participera t'elle si elle ne